

## LE COFFRE-FORT

Je n'ai pas reconnu mon père quand il est finalement revenu à la maison familiale pour sa retraite. Il revenait d'une expédition dans une contrée lointaine. Il était linguiste, et donc, par le passé, il a dû s'occuper de mener tout un ensemble d'expéditions diverses, dans des tribus éloignées de toute civilisation, en Sibérie ou près du cercle polaire Arctique notamment ; ceci afin de répertorier et d'étudier des langues qui arrivent de plus en plus près de l'extinction. Comme il appréciait beaucoup les animaux, il en profitait pour ramener des photographies et des témoignages visuels et auditifs d'animaux, dont certaines espèces, spécifiques à ces régions inviolées, n'ont jamais été auscultées en détail par des chercheurs et des spécialistes. Il transmettait d'habitude les fruits de ce hobby à un zoologue de ses amis, le docteur Henri, qui pouvait ainsi régulièrement augmenter les registres et mener des conférences dans son milieu. Le docteur Henri passait donc souvent à la maison, d'autant plus que mon frère cadet suivait son enseignement à la faculté.

Mon père était un homme passionné par son travail, et par la vie en général. Toujours prompt à partir se promener dans la campagne qui environne notre ferme isolée, il vouait un grand amour aux chiens de la maison, une paire de bâtards robustes, mélange de dogues et de chiens de berger. Quand il revenait de ses longs voyages, il passait des heures à parcourir la campagne malgré ses soixante ans passés ; il tenait une forme excellente, et à ceux qui l'ont connu, je dirais sans honte que je ne doutais pas qu'il fût plus fort que moi. Franc, d'une vivacité et d'une stabilité d'esprit peu communes, intéressé par les travaux de ses deux fils — dont moi, votre serviteur —, il était, je le dis en toute honnêteté, le meilleur père dont j'eusse pu rêver.

Malheureusement, il disparut il y a de cela un peu plus de six mois, non pas à l'autre bout du monde, dans une expédition dangereuse et tragique, mais chez nous, dans son lit. C'est mon frère cadet, Joseph, qui le trouva mort au petit matin. Il avait l'air inquiet, mais cela ne nous surprit pas outre mesure ; car depuis son retour de sa dernière expédition, qui l'avait mené dans une zone perdue de la taïga sibérienne, il avait perdu presque toute sa flamme. Peut-être vivait-il alors très mal le fait de partir à la retraite, de ne plus courir le monde à la rencontre de peuplades nobles et archaïques, comme il l'aimait tant ? Je ne pus l'affirmer avec certitude, bien que sur le moment, c'est ce que pensais. Cependant, l'occurrence de certains événements me fit bientôt douter de cela. Le premier fut lorsque le docteur Henri vint dîner à la maison après le retour de mon père, quelques jours avant son départ en retraite. Ils discutèrent un peu de son dernier voyage, mais subitement mon père coupa court à la discussion, préférant détourner le sujet sur les nouveautés au Muséum d'Histoire Naturelle. La même chose se produisit un peu plus tard, quand il demanda à mon père s'il n'avait pas de photos ou de témoignages sur la faune de la région où il était allé. Mon père sembla se rembrunir, et répondit, mais ce n'était que pour noyer le poisson : rien de concret ne sortit de ces mots, sinon qu'il n'avait pas pu prendre de photos à cause d'un défaut matériel, et qu'il n'avait rien noté de spécial. Le docteur Henri partit légèrement troublé, et nous ne l'étions pas moins. Mon frère et moi ne reconnaissons plus notre père, depuis quelques temps.

La chose la plus étrange se produisit quelques semaines plus tard : en effet je reconnus, dans les diverses enveloppes qu'avait apporté le facteur, celle, caractéristique, du laboratoire de développement des pellicules. Me rappelant que mon père avait prétexté

n'avoir pris aucune photo au dernier repas, je restai perplexe un certain temps ; puis décidai de les lui apporter afin de voir sa réaction.

Il était dans son bureau, comme d'habitude à cette heure-ci, mettant de l'ordre dans ses papiers. Quand il vit l'enveloppe, il marqua un temps d'arrêt, et il me sembla qu'une ombre inquiète passait sur son visage marqué. Mais il la prit finalement, l'ouvrit rapidement à l'aide de son coupe-papier, et jeta un coup d'œil rapide à l'intérieur. Puis il releva le visage vers moi, me demandant si je voulais lui parler de quelque chose. Voyant la lueur de ses yeux, qui ne trahissait aucun besoin de se confier, je répondis que non, et lui faussai compagnie. Sur le seuil de la porte, j'entendis le grincement de la porte du coffre-fort qui s'ouvrait, et je pus ouïr qu'il y jetait l'enveloppe avant de l'y enfermer et de faire tourner les molettes avec un cliquetis. Passé ce jour, il sembla de plus en plus ombrageux, et ne sortit que de moins en moins ; puis, finalement, comme je vous l'ai dit, il s'éteignit dans son sommeil, et passé la mise en terre de sa dépouille, mon frère et moi retournâmes à la ferme faire notre deuil.

Dans un premier temps je dus terminer le travail de rangement du bureau qu'avait commencé mon père, et je m'y employai avec soin et respect. J'entamai ce travail environ deux mois après l'enterrement, et quand quelques jours se furent écoulés, à la fin d'une soirée de labeur — car croyez-le ou non, bien que fascinante, cette activité était assez complexe et épuisante ! —, je m'installai sur le fauteuil afin de me vider un peu la tête, et mon regard se posa sur le coffre.

J'avais repris mon activité professionnelle et ne pouvais donc ranger que le soir. Dans ma quête de reconstruction personnelle, j'avais complètement oublié le singulier passage qui s'était déroulé dans la pièce même, mais à présent il me revenait en tête avec une précision dérangeante. Je commençai à me demander sérieusement si ces mystérieuses photos n'auraient pas eu un rôle, à un degré plus ou moins fort, dans la disparition prématurée de mon père. Je me redressai donc sur mon séant et quittai le fauteuil pour examiner le meuble blindé. Je saisis la clef, que je savais se trouver dans un vase sur la cheminée, et tentai de l'ouvrir, sans succès : le code n'était bien entendu pas composé, et je ne le connaissais pas. Je dus couper court à ma tentative. Par la suite les jours passèrent, et je n'eus plus à aller aussi souvent dans le bureau de feu mon père ; aussi, j'oubliai l'incident, et le coffre n'occupa plus mon esprit jusqu'à il y a environ un mois et demi.

Ce fut mon frère, Joseph, qui ramena le sujet sur la table. Il était passé dans le bureau et y avait vu le coffre ; il me demanda si je connaissais le code. Pour sa part, il savait juste que la bonne lettre de la molette du haut était C, mais cela laissait au bas mot sept cents combinaisons à explorer. Je lui répondis par la négative, mais cela ne l'arrêta pas, car le soir même il alla s'asseoir devant le coffre, essayant les différentes combinaisons une par une. Plus tard, je le soupçonnai d'avoir eu une idée plus précise que la mienne sur la raison pour laquelle ces photos étaient enfermées dans le coffre. Joseph suivant une formation scientifique et ayant des bases en biologie, le dialogue avec lui n'était-il pas plus facile ? Ce n'était pas moi, simple clerc de notaire, qui pouvais l'aider à ce sujet. Je regrettais seulement, si ce fût le cas, qu'il ne m'en ait pas parlé.

Huit jours après, arriva l'événement qui brisa définitivement les liens que je conservais encore avec la maison : mon frère arriva à ouvrir le coffre, et perdit simultanément la raison. Cela arriva le soir, assez tard, aux environs de vingt-trois heures. J'étais occupé à lire un roman tranquillement dans mon fauteuil, un des chiens endormi à mes pieds, quand soudain, un horrible hurlement retentit. Sur le coup je restai littéralement pétrifié, car je n'avais jamais entendu un cri aussi terrible, aussi sauvage d'effroi et de panique. Les chiens, eux, se ruèrent dans le couloir en aboyant frénétiquement, et aussitôt je les suivis vers le bureau de mon père ; et alors s'offrit à mes regards un spectacle terrifiant : mon frère cadet se

convulsionnait sur le sol, protégeant ses yeux de ses mains et pleurant comme un enfant, en proie à une véritable crise d'hystérie. Voyant quelques photographies éparpillées sur le sol — comme j'avais alors de la chance ! Car elles étaient tombées face contre terre —, je fis aussitôt le lien, bien malgré moi ; et les rangeai le plus rapidement possible dans leur enveloppe, la jetant ensuite dans le coffre. Pendant plus d'une heure, bouleversé, je tentai de rassurer mon frère, sans le moindre succès. Enfin, après une nuit pénible, je me résolus enfin à appeler les services de santé, qui vinrent chercher Joseph, alité et atteint d'une forte fièvre et d'hallucinations terrifiantes dont il se refusait à dire un mot.

Pendant deux semaines, je tentai de vivre dans la ferme désertée. Mais elle me rappelait de trop mauvais souvenirs, aussi je pris le parti de m'installer dans un confortable appartement en ville ; fort heureusement pour moi un ami en avait un de disponible dont il ne savait que faire, en effet il avait été muté, et je pouvais y loger sous couvert de payer un loyer le temps de me débusquer un logis définitif. Le week-end suivant j'y étais installé avec les chiens, et j'en étais heureux et soulagé : en effet, proportionnée pour une personne seule et plus proche de mon lieu de travail, je n'en voyais pour l'heure que des bénéfices. Mais il restait la ferme, son coffre et ses maudites photographies qui, j'en étais maintenant persuadé, avaient perdu l'âme de mon père et la santé mentale de mon frère.

Deux semaines après il y eut un mystérieux incendie, et la ferme disparut en cendres. Malgré l'air affligé que j'affichais en présence des forces de l'ordre et les doléances que je sortis à mon avocat, vous aurez aisément deviné que j'étais la source de cet incendie, et qu'ainsi — je le croyais — le mal avait été définitivement détruit.

Cependant, ce matin est arrivée une grande et épaisse enveloppe de papier kraft, dont l'expéditeur portait le tampon de la police. Machinalement j'ai déchiré le papier brun, et j'en ai sorti ce qu'elle contenait ; à savoir quelques liasses de papier et quelques enveloppes blanches. Examinant tout cela j'eux soudain le souvenir que le coffre-fort de la maison était ignifugé, et je m'aperçus que l'enveloppe de laquelle je tirais une poignée de clichés arborait le logo du laboratoire de développement des photos. La petite voix de ma conscience m'enjoignit de m'arrêter là, de jeter tout cela dans le feu, mais mes mains étaient guidées par l'automatisme, et en un quart de seconde, bien trop vite pour que j'eusse le temps de réagir, les photos s'offrirent à mes regards.

Je comprends que mon père et mon frère aient été marqués par ces images ; d'autant que mon père a apparemment vu cela en vrai, pour prendre sa photo. Moi, je n'y connais rien en sciences, je n'ai pour savoir que les lointains cours que l'on m'a donnés au lycée, et ce que je vois me terrifie. Je ne parviens pas à me faire à l'idée qu'il s'agit bien d'une photo, et pas d'une œuvre de quelque artiste dément, violemment secoué à la suite d'usage abusif de stupéfiants divers. Ce que je vois, si je me fie à la taille des arbres de la taïga comparée à la hauteur de cet être, est absolument gigantesque. Mon univers vacille, j'ai des vertiges, je tremble. La sueur me recouvre, mes yeux pleurent. *Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est que cette chose ?*